

LES  
**AMBITIONS DE FARAUDE**

PAR M<sup>LL</sup>E ZÉNAÏDE FLEURIOT

CHAPITRE IX

En un tour de main Faraude eut mis le couvert et préparé la soupe par laquelle commençait toujours le dîner de midi.

Et quand M. Ronan et sa fille ouvrirent la porte vitrée de la boutique, la soupière fumait sur la table.

Le marchand se dirigea en silence vers sa place. Depuis la scène du jour de Noël, il n'adressait plus à Faraude de ces joyeuses paroles auxquelles elle répondait non moins gaiement.

Et ce matin-là son absence de la boutique l'avait mécontenté de rechef et très sérieusement.

Tout en mangeant son potage, il écoutait le babil de sa fille qui suivait par la pensée sa mère dans sa douloureuse visite. Mais quand la vieille soupière brune fut remplacée sur la table par le ragoût de mouton aux pommes de terre, il devint inattentif et se mit à aspirer avec affectation le fumet peu odorant qui s'échappait du plat.

Et quand il eut porté le premier morceau à sa bouche, il laissa brusquement tomber sa fourchette et, se tournant vers le fond de la cuisine où Faraude s'agitait dans la fumée :

— Ah ça ! dit-il, est-ce que la viande sera brûlée tous les jours maintenant ? Est-ce que tu nous serviras tous les jours une cuisine pareille ? Ce n'est pourtant pas le temps que tu as passé à la boutique qui t'a empêchée de veiller sur ton ragoût.

Faraude rougit de déplaisir ; mais se sentant en faute, ne répliqua rien, ce qui ne fit qu'augmenter l'humeur de M. Ronan.

Il se fit apporter le beurre et les marrons, et le ragoût quitta la table sans que personne y eût touché. Cela ne pouvait manquer d'affecter sensiblement Faraude. Mais comme depuis que la révolte était entrée dans son cœur, tous ses sentiments tournaient à l'amertume, elle ne vint pas parler à son maître et s'excuser avec sa bonhomie ordinaire, elle garda un silence boudeur qui exaspéra l'honnête marchand.

Il renvoya sa fille dans la boutique et ordonna à Faraude, d'un ton cassant, de lui apporter le tiroir de son comptoir, qui n'avait pas été vidé il y avait quinze jours, à cause de la fête. Il voulait aller au-devant de sa femme et n'entendait pas pour cela laisser ses comptes en retard.

Faraude prit la clef qu'il lui tendait, passa dans la boutique et reparut portant le tiroir qui était lourd.

— Voilà, monsieur, dit-elle, en le laissant tomber sur la petite table devant laquelle M. Ronan s'était installé ; mais je pense que vous n'allez pas rester compter cet argent ici où il peut venir des voleurs.

— Ne te mêle pas de ce qui ne te regarde pas, répondit-il brusquement. Cela ne me fait pas plus plaisir qu'à toi de savoir que les choses qui devraient se retrouver ne se retrouvent pas.

Cette allusion à la perte de la cuillère que Faraude avait si maladroitement provoquée, lui fit monter le sang aux tempes ; mais elle sentit qu'elle s'était attirée cette riposte et elle retourna vers son foyer, laissant son maître compter, empiler et écrire sur son registre.

Une demi-heure se passa ainsi. Tout à coup, en se retournant vers la petite table, Faraude vit étinceler les piles brillantes des pièces d'or et des pièces de cinq francs. Elle pensa que nul moment n'était mieux choisi pour adresser sa requête, et elle se dirigea lentement vers la petite table en faisant une rosette au lacet du tablier de cuisine qui préservait

de toute souillure son grand tablier de mérinos à pièce.

— Monsieur, dit-elle, je pense vous éviter un dérangement en vous disant sans tarder que je vais avoir besoin de mes trois cents francs d'économie.

M. Ronan parut surpris et, lui lançant un coup d'œil défiant :

— Voilà une demande qui m'étonne, dit-il. A peine le blé a-t-il donné sa première poignée de mouture que tu le retires du moulin.

— Monsieur, c'est par nécessité que j'agis. Je croyais bien que ces trois cents francs là seraient toujours restés chez vous à produire de l'intérêt ; mais je ne peux pas faire autrement que de les reprendre.

— Tu m'avais parlé d'un lot de hêtres que ton père voulait acheter. Est-ce pour l'aider en cela ?

— Non, monsieur, non malheureusement, car l'argent que je mettrais dans les hêtres me reviendrait plus gros en sabots. Il faudra toujours bien vous le dire, c'est pour Mathurin qu'il me faut cet argent. Au Cheval-blanc il n'est pas nourri quasi pour rien, comme au Courtil, et au collège il ne sera pas ins-

qui le touche de près et qui pourra faire son *med culpa* à l'endroit de Mathurin.

— Je te dis, Faraude, que tu perds ton temps et ton argent. Ton frère n'a aucune de tes capacités. L'instruction que tu lui as fait donner ne lui servira à rien.

— Ajoutez, monsieur, que c'est un vaurien, un voleur, et vous aurez tout dit.

— Eh ! morguienne, je ne suis pas seul à le penser.

— A quoi bon tant de raisons, s'écria Faraude dont des larmes de rage humectèrent les yeux. Donnez-moi mes trois cents francs, et que toutes nos querelles finissent.

— Mais réfléchis donc, Faraude, que cet argent sera dépensé avant six mois. Et comment feras-tu après ?

— Ceci me regarde, monsieur. Pas plus tard qu'aujourd'hui on m'a proposé une place, autre que la vôtre, et qui me vaudrait trente francs par mois.

Ce fut au tour du marchand de se sentir blessé au vif.

— Ah ! c'est de là que le vent souffle, dit-il amèrement ; tu ne cherches qu'une occasion de nous quitter, et tu n'en es pas à tes premières menaces. Ma foi, je n'irai pas chercher des cordes pour te retenir, je ne retiens personne de force chez moi.

— Est-ce mon congé que vous me donnez, monsieur, s'écria Faraude, dont l'émotion à ces paroles atteignit son paroxysme.

— C'est la liberté que je te rends. Il n'y a que le mariage qui lie les gens à ne pouvoir se délier. Ton année est finie d'hier, et si tu veux gagner beaucoup d'argent, il ne faut pas rester à la Quenouille. Elle ne te donnera jamais assez pour suffire à éduquer ce petit chenapan de Mathurin, qui a toujours été un sujet de dispute entre nous.

— Monsieur s'écria Faraude que les larmes gagnaient, ce ne sera jamais l'argent qui nous séparera.

— Non, toi et nous ; mais puisque tu ne peux laisser à ses sabots ce petit voleur de Mathurin...

— Monsieur, monsieur, cria Faraude que ce mot mettait positivement hors d'elle, je vois bien que vous ne voulez plus de moi, puisque vous n'avez que des paroles d'insultes à me dire. Eh bien ! moi non plus, je ne veux plus servir des gens qui, sans aucune preuve, nous privent de notre plus grand bien à nous autres, pauvres gens, qui est l'honnêteté.

Et, dénouant par un geste traditionnel le lacet de son torchon, elle le lança sur le dossier d'une chaise voisine.

— C'est pour de bon cette fois ? demanda le marchand irrité à son tour.

— C'est pour de bon, je ne laisserai pas l'enfant crever de misère sur le pavé de St-Cornély pour le plaisir de servir un homme qui me montre si peu d'affection.

— Eh bien ! à ta volonté, fille entêtée, s'écria M. Ronan. Va chercher fortune ailleurs puisque c'est ton idée.

Et, d'une main agitée, il compta des pièces d'or qu'il mit en pile sur le coin de la table.

— Voilà trois cents francs, plus vingt francs d'intérêt.

Il empila de gros écus de cinq francs.

— Et voilà les gages de l'année.

— Et maintenant que le diable emporte les filles obstinées de ton espèce, qui ne voient pas ce qui creve les yeux de tous les gens sages ; à savoir que donner de l'instruction à des imbéciles de l'espèce de Mathurin, c'est se ruiner et préparer le déshonneur d'une honnête famille.

Sur ces paroles le marchand rejeta le reste de l'argent dans le tiroir et remonta le tout dans sa chambre.

Faraude avait pris quasi à contre-cœur l'argent qui lui appartenait et s'était sauvée dans la partie de la cuisine qui était son domaine.

Là elle se couvrit la tête de son tablier, et ses



Voilà tes gages de l'année. (Voir page 31.)

truit pour rien du tout comme chez monsieur le recteur.

M. Ronan donna sur la table un coup de poing qui firent s'entrechoquer avec un bruit argentin les piles d'or et d'argent, et il s'écria avec emportement :

— Jamais je ne te donnerai cet argent si durement gagné pour la voir fondre entre les mains de ce vaurien de Mathurin.

Faraude s'était attendue à des observations, mais non point à cette explosion de colère. Déjà mécontente de son maître, elle trouva qu'il outrepassait ses prérogatives, et, plaçant par un geste naturel ses deux poings sur ses hanches :

— Si l'argent est à vous, dites-le, M. Ronan, s'écria-t-elle ; mais s'il est à moi, j'ai le droit de le réclamer et je le réclame.

— Décidément tu deviens folle. Le collège ne fera rien de Mathurin dont M. le recteur du Courtil n'a pu rien faire.

— M. le recteur du Courtil n'est pas seul en son presbytère, monsieur, et je connais bien quelqu'un

tée, s'écria M. Ronan. Va chercher fortune ailleurs puisque c'est ton idée.

Et, d'une main agitée, il compta des pièces d'or qu'il mit en pile sur le coin de la table.

— Voilà trois cents francs, plus vingt francs d'intérêt.

Il empila de gros écus de cinq francs.

— Et voilà les gages de l'année.

— Et maintenant que le diable emporte les filles obstinées de ton espèce, qui ne voient pas ce qui creve les yeux de tous les gens sages ; à savoir que donner de l'instruction à des imbéciles de l'espèce de Mathurin, c'est se ruiner et préparer le déshonneur d'une honnête famille.

Sur ces paroles le marchand rejeta le reste de l'argent dans le tiroir et remonta le tout dans sa chambre.

Faraude avait pris quasi à contre-cœur l'argent qui lui appartenait et s'était sauvée dans la partie de la cuisine qui était son domaine.

Là elle se couvrit la tête de son tablier, et ses